

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2017

Volume XVIII

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

MÉDIAS, POLITIQUE ÉTRANGÈRE ET DIPLOMATIE FRANÇAISE

DU SAVOIR-FAIRE AU FAIRE-SAVOIR

PAR

GUILLAUME BERLAT (*) et RÉMY RIEFFEL (**) (***)

« *Les nouvelles méthodes de communication et d'accès à l'information permettent un rapprochement encore inédit des différentes régions et prêtent aux événements une dimension planétaire, d'une manière qui, il est vrai, entrave la réflexion et exige des dirigeants des réactions instantanées sous une forme réductible à des slogans* » (1). Comment résumer plus synthétiquement que ne le fait Henry Kissinger la problématique de la relation symbiotique qui existe aujourd'hui entre le champ médiatique et le champ international, qu'il s'agisse de sa dimension stratégique à travers la politique étrangère ou encore de sa dimension tactique à travers la diplomatie ! Plusieurs questions peuvent dès lors être posées. Cette profonde mutation des pratiques diplomatiques et des modes de communication dont on ne mesure pas encore tous les effets concrets, ne risque-t-elle pas de fragiliser la base de notre socle international dans une relative indifférence, au moment où l'influence de la France dans le monde ne cesse de décroître ? En transformant l'analyste distancié par rapport à l'événement qu'est traditionnellement le diplomate au mieux en commentateur de l'actualité immédiate, au pire en polémiste avec les médias, les réseaux sociaux et autres technologies de l'information et de la communication (TIC), ne s'engage-t-on pas dans une certaine forme de course à la médiocrité nuisible à nos intérêts nationaux bien compris ? La liste des questions n'est évidemment pas exhaustive.

« *Ce n'est qu'avec le passé qu'on fait l'avenir* », nous rappelle fort à propos Anatole France. C'est bien de cela qu'il s'agit lorsqu'on aborde la question du rôle du quatrième pouvoir dans notre pays et dans notre société ! Pour mieux tenter de comprendre la révolution dont nous sommes parfois les témoins incrédules, un retour sur le passé s'impose. Au fil des siècles, sur quelles bases la politique étrangère de la France a-t-elle été

(*) Pseudonyme d'un ancien haut fonctionnaire.

(**) Sociologue des médias, professeur à l'Université Panthéon-Assas (Paris II, France).

(***) Les opinions exprimées ici n'engagent que leurs auteurs.

(1) Henry KISSINGER, *L'Ordre du monde*, Fayard, 2016, p. 10.

définie sur le temps long et sa diplomatie a-t-elle été conduite sur le temps court ? Existe-t-il des invariants, des fondamentaux, des déterminants structurels, étant bien précisé que ce domaine ne se prête pas, par sa nature, à la modélisation ? Ensuite, comment la révolution numérique des dernières décennies s'est-elle invitée, introduite, ingérée dans le champ traditionnel des relations internationales ? Enfin et surtout, comment les chaînes d'information en continu, Internet et les réseaux sociaux pèsent-ils aujourd'hui et pèseront-ils vraisemblablement encore plus demain sur l'exercice du pouvoir régalien dans le domaine de la politique étrangère et de la diplomatie ?

PÉRIMÈTRE TRADITIONNEL DU CHAMP INTERNATIONAL

Même pour étudier un épisode historique lointain, il est utile de comprendre où s'arrête la diplomatie et où commence la politique étrangère. L'une et l'autre ont pour objet de concilier les intérêts nationaux et internationaux. Elles se conjuguent harmonieusement au fil des siècles, l'une épaulant l'autre. En filant la métaphore marine, on pourrait dire que si la première constitue le cap, la seconde est sa route.

La détermination de la politique étrangère : le cap du navire

Pour tenir le cap, le capitaine du navire France doit voir plus loin, doit voir plus juste.

Le substrat conceptuel : voir plus loin

Bien qu'il n'existe pas à proprement parler de véritable « manuel de politique étrangère » comme il en existe dans les matières historique, juridique ou diplomatique..., une sorte de bible que tout nouveau président de la République recevrait en héritage de son prédécesseur, l'expérience nous enseigne néanmoins qu'un certain nombre de règles orientent la définition de la politique extérieure d'un pays, la France dans le cas d'espèce ! Qu'en disent les experts en la matière ? La politique étrangère se fonde sur la conception générale des besoins de la nation, conception dérivant des nécessités de l'instinct de conservation, des modalités toujours mouvantes de l'intérêt économique et stratégique et de l'état de l'opinion publique modifié à son tour par divers facteurs tels que l'ardeur ou la lassitude, les préjugés et les sympathies (soit idéologiques, soit humains), l'ambition ou le souvenir d'une gloire passée pour Harold Nicholson (2). Une politique étrangère vaut par la cohérence de son dessein, une diplomatie par l'agilité de ses mouvements, comme le note Gabriel Robin, ambassadeur de France. Pour sa part, l'écrivain Régis Debray estime que « la politique étrangère de la France, c'est Tintin qu'on aimerait voir revenir à la place de l'agent comptable ». Sans aller jusqu'à en faire des « règles fétichisées » (3), nous

(2) Harold NICHOLSON, *Le Congrès de Vienne. Histoire d'une coalition 1812-1822*, Hachette, 1947.

(3) Alain FRACHON, « Barack Obama et la Syrie », *Le Monde*, 18 mars 2016, p. 20.

pouvons en dresser un rapide inventaire, qu'on peut organiser autour de plusieurs dimensions essentielles.

La déclinaison pratique : voir plus juste

La grande force de la politique étrangère française, qu'on qualifie de gaullo-mitterrandienne – et qui s'étend sur un demi-siècle environ –, c'est de ne pas vouloir plaire à tout le monde. Elle reste marquée par plusieurs traits spécifiques cumulatifs : prise en compte du temps long dans une perspective historique, dans une vision stratégique ; recherche d'une approche globale des problèmes internationaux ; attachement viscéral à l'indépendance nationale – une France alliée des Etats-Unis mais pas alignée, pas servile comme en témoigne le retrait par le général de Gaulle de la structure intégrée de l'Alliance atlantique en 1966 – sans que cela ne vire au nationalisme ; conjugaison harmonieuse de l'intérêt national et de l'intérêt général en raison d'une conception universelle de la mission de la France à travers ses idées, celles du siècle des Lumières et de sa langue, longtemps considérée comme langue diplomatique ; triomphe de la raison, à savoir le cartésianisme sur la passion – ne dit-on pas que « *le système westphalien, c'est l'application de la raison cartésienne aux relations internationales* » ? (4) ; conviction que le droit prime la force pour défendre la construction d'un ordre mondial sans le saper en même temps par un recours inconsidéré aux méthodes coercitives ; subtil cocktail entre parole et silence – la politique étrangère se nourrit d'un certain secret – destinée à préserver au maximum ses marges de manœuvre en particulier dans la recherche d'un équilibre délicat entre intérêts économiques et droits de l'homme...

Qu'en est-il alors de la diplomatie sur laquelle de nombreuses fables circulent ? Quelques précisions utiles s'imposent pour cadrer le débat.

La conduite de la diplomatie : la route du navire

La diplomatie recherche la combinaison de grands principes et de modestes mécanismes.

Les grands principes : travailler à la paix

Quant à la diplomatie, ce n'est pas une fin en soi, ni une conception, mais un moyen, une méthode. Elle cherche, par le raisonnement, par la conciliation et le marchandage des intérêts, à empêcher les grands conflits d'éclater entre Etats souverains. Elle est confrontée à une série de défis épisodiques variés qu'elle doit tenter de relever dans la continuité et dans la cohérence, en obéissant à ses propres règles. La diplomatie, c'est l'intermédiaire dont se sert la politique étrangère pour parvenir à ses buts par une entente et pour éviter la guerre. Lorsque l'accord est impossible, la diplomatie, instrument pacifique, devient inutile ; la politique étrangère,

(4) Eric ZEMMOUR, « Quand Kissinger retourne en Allemagne », *Le Figaro*, 3 mars 2016, p. 15.

dont la sanction finale est la guerre, reste seule efficace (5). La guerre et la paix représentent des temps distincts de la politique extérieure : dès que les négociations débutent, l'usage de la force cesse et la diplomatie prend le relais. Ainsi, l'objectif de la diplomatie est de contribuer à l'édification d'un ordre international renforçant la paix et la sécurité internationales, conformément aux objectifs de la Charte des Nations Unies. Si la politique étrangère reflète des valeurs à travers une vision cohérente, la diplomatie recherche l'efficacité grâce à une méthodologie singulière. Différents ouvrages à vocation scientifique ou empirique cherchent à définir, à préciser les grands axes d'action, les techniques de la diplomatie au cours des siècles.

La modestie des mécanismes : travailler la méthodologie

En diplomatie, rien n'est simple et ne se ramène à une formule algébrique. La véritable épreuve de la diplomatie n'est pas la gravité, mais la complexité des événements, leur multiplicité et leur rapidité, avait coutume de dire le Secrétaire général du Quai d'Orsay, avant la Seconde Guerre mondiale, Alexis Léger, plus connu sous son nom de plume Saint-John Perse. Que dirait-il aujourd'hui où le défi lancé à l'ordre international est aussi complexe ? La diplomatie est avant tout l'art de concilier des intérêts divergents. Comment y parvenir ? Jacques Andréani, ambassadeur de France qui fut un de nos meilleurs experts des questions Est-Ouest, rappelait régulièrement à ses collaborateurs avant une négociation : « *quand on veut un résultat, il faut savoir créer le mécanisme le plus propre à l'obtenir* ». Pour avoir une chance raisonnable d'atteindre cet objectif, la dimension temporelle est essentielle. Tout diplomate expérimenté sait que la durée d'une procédure est cardinale, comme l'est la discrétion qui l'entoure. Souvenons-nous qu'à côté de la diplomatie officielle, une diplomatie secrète a toujours existé, par souci de discrétion mais surtout d'efficacité. Pour Henry Kissinger, il n'est pas de diplomatie sans une part de clandestinité et de conciliabules dans l'ombre. L'unité des choses réside sous la surface, elle dépend d'une réaction équilibrée entre les contraires.

Or cet édifice patiemment bâti au cours des siècles autour de la politique étrangère et de la diplomatie voit poindre au fil des dernières décennies une sorte d'intrus qui se glisse subrepticement dans les différents niveaux du champ international comme il le fait déjà dans le champ interne. Qui est-il ? Comment se manifeste-t-il ? Comment agit-il ou réagit-il ?

EMPIÈTEMENT DU CHAMP MÉDIATIQUE
SUR LE CHAMP INTERNATIONAL

Aujourd'hui, et sans trop grossir le trait, on peut dire que les médias marquent fortement de leur empreinte le champ des relations

(5) Harold NICHOLSON, *op. cit.*

internationales tout en se faisant, à l'occasion, influencer dans une dynamique de liaisons dangereuses.

***L'imprégnation par le champ médiatique :
la course contre la montre***

Une course effrénée à l'information instantanée de nature multiforme conduit inmanquablement à une dictature de la transparence et à une démocratie post-factuelle.

Le règne de la vitesse et de l'immédiateté

Avant toute chose, il importe de souligner que la notion de médias n'est pas figée et qu'elle englobe nombre de nouveaux supports de communication depuis l'essor d'Internet et des technologies numériques. Est révolu le temps du ministre de l'Information et de l'Office de radiodiffusion télévision française (ORTF) (6). Les citoyens ont aujourd'hui à leur disposition non seulement des centaines de stations de radio et de chaînes de télévision (Télévision numérique terrestre ou TNT, par câble, par satellite, par la technique de communication ADSL), mais aussi une multitude de sites d'information, allant des médias traditionnels en ligne (*Le Monde, Le Figaro, etc.*) aux sites indépendants alternatifs (Mediapart, Slate, Atlantico, *etc.*) en passant par les moteurs de recherche (Google), les réseaux sociaux (Facebook, Twitter, *etc.*) qui nous inondent de messages, de vidéos et d'images. Les nouveaux supports (ordinateurs portables, *smartphones*, tablettes) nous permettent d'être informés à tout moment, à tout instant et à n'importe quel endroit de la planète. La révolution numérique dont nous sommes à la fois les témoins et les acteurs ne se résume pas à une simple révolution technologique : elle est aussi, d'une certaine manière, une révolution culturelle (7) qui encourage les pratiques dites connexionnistes, favorise les stratégies de mise en visibilité de soi, modifie les manières de s'informer, suscite de nouvelles formes de participation citoyenne.

Comme l'a fort bien analysé le sociologue allemand Harmut Rosa, les sociétés modernes sont entrées de plain-pied dans un monde de la réactivité et de l'accélération (8) qui induit un nouveau rapport à l'espace et au temps. Le principal changement observable est en effet la rapidité de transmission des informations qui circulent à la vitesse de l'éclair sans connaître l'obstacle des frontières. Les médias, de plus en plus soumis à la logique de l'audience, baignent dans cet univers de l'immédiateté, du direct et de l'information en continu. Ils recherchent, pour se différencier des concurrents, le *scoop*, l'image-choc, le fait sensationnel, sans toujours prendre le recul nécessaire au recouplement des informations. Prisonniers

(6) Scénario de Montaubert et Veissid, *Les Pieds nickelés à l'ORTF*, Les beaux albums de la jeunesse joyeuse, album n°62, 1970.

(7) Rémy RIEFFEL, *Révolution numérique, révolution culturelle ?*, Gallimard, 2014.

(8) Harmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013.

de ce rythme infernal, les journalistes disposent de moins en moins de temps pour se rendre sur le terrain, pour réaliser des enquêtes de longue durée, pour déjouer les pièges des stratégies de communication. Ils se contentent très souvent de reprendre certaines dépêches d'agence ou de citer certains extraits de dossiers de presse confectionnés pour eux par d'habiles communicants.

Ils sont en outre concurrencés par des profanes ou des amateurs qui, témoins d'un événement, diffusent sans précaution des images et des analyses sur Internet au risque de propager rumeurs et fausses nouvelles sans procéder aux vérifications nécessaires. Le public intervient de plus en plus dans la production et la diffusion de l'information et remet partiellement en cause la légitimité du travail journalistique. Aussi importante que la vitesse de circulation des nouvelles est donc la perte du monopole exclusif de la diffusion de l'information par les médias traditionnels et par les Etats. L'information est à la portée de tout un chacun, y compris des entités non étatiques (9), mais aussi des particuliers à travers les *blogs* qu'ils peuvent créer à leur guise et des nombreux forums de discussion sur lesquels ils peuvent intervenir. On sait en outre qu'une proportion de plus en plus importante de la population – en particulier les jeunes – s'informe à l'heure actuelle par le biais des réseaux sociaux et non plus par celui des médias classiques : ce basculement progressif vers les médias numériques change la donne et pose de nombreux problèmes quant à la fiabilité des informations disponibles sur Internet.

Tout aussi révélatrice est la nature de l'information elle-même : ramassée (nombre limité de signes) ; souvent manichéenne (Bien et Mal) ; émotionnelle (passion sans raison) ; partielle (plus subjective qu'objective), éphémère (politique de l'essuie-glace dans laquelle une information chasse l'autre) ; court-termiste (le conjoncturel l'emporte sur le structurel) ; hyperpersonnalisée (le récepteur a dorénavant le choix du média et de l'information). Bien que l'offre d'information soit aujourd'hui surabondante et aisément accessible, le public n'en est pas nécessairement mieux informé : l'« *infobésité* » (10) est souvent la source de multiples malentendus et de nombreuses incompréhensions.

Un concept prégnant : la dictature de la transparence et la démocratie post-factuelle

« *La transparence avance masquée et ce paradoxe fait d'elle l'une des mythologies les plus insidieuses de notre temps* » (11). La transparence totale engendre la notion de totalité. Et la totalité est la pensée du totalitarisme. Se connecter, c'est accepter une perte de liberté. Aussi redoutable est le fait que c'est la perception qui compte et l'emporte sur le réel selon l'évêque

(9) Soren SEELOW /Madjid ZEROUKI, « La propagande, arme de prédilection de l'Etat islamique », *Le Monde*, 11-12 sept. 2016, pp. 12-13-14.

(10) Denis MUZET, *La mal info*, L'Aube, Poche essai, 2009.

(11) Mazarine PINGEOT, *La Dictature de la transparence*, Robert Laffont, 2016, p. 2016, p. 20.

Berkeley au XVIII^e siècle « *Esse est percipi* » (je suis ce que je perçois) (12). Or ce jugement n'a pas pris la moindre ride en ce début de XXI^e siècle, celui de la perception, de la sensation. Comment informer objectivement le citoyen et faire prévaloir la complexité d'un monde en perpétuelle évolution par rapport à une vision manichéenne et simpliste ? Comment les médias traditionnels peuvent-ils contrebalancer le poids croissant des réseaux sociaux sans perdre leur âme, en ne cédant pas au mirage d'une information militante ? Comment faire prévaloir une information lente car vérifiée par rapport à une information instantanée car non vérifiée ? Faute d'être la même pour tous – cf. la définition du sociologue américain Daniel Patrick Moynihan, selon lequel « *chacun a droit à ses propres opinions mais les faits sont les mêmes pour tous* » –, l'information n'est plus la même pour tous. Ainsi nous entrons dans la démocratie après les faits (« *post-factual democracy* »), concept développé dans les années 2000, qui nous éloigne de l'utopie d'un âge de l'information censé être l'aboutissement d'un idéal démocratique. On en veut pour preuve la manière dont les médias traditionnels américains ont tenté, lors de la campagne présidentielle de 2016, de dénoncer les erreurs, les outrances et les approximations du candidat Donald Trump : rien n'y fit. Ses partisans et sympathisants y furent visiblement insensibles : les convictions personnelles l'emportèrent sur la vérité des faits. Ne prétend-on pas d'ailleurs que le propre d'une bonne communication c'est de créer du désir, de l'émotion, toutes caractéristiques qui se trouvent aux antipodes des qualités attendues des diplomates ! Nous sommes loin de la « *vérité des faits* » chère à Hannah Arendt.

Avec le temps et le développement des nouveaux médias numériques, la séparation, en partie théorique, entre champ médiatique et champ international – la désinformation, la propagande ont toujours existé dans ce domaine – cède la place à une interpénétration croissante entre les deux sphères, voire à une instrumentalisation croisée.

L'entrecroisement des deux champs : les liaisons dangereuses

Nous assistons à un phénomène d'interpénétration croisée dans l'espace et concomitant dans le temps : influencé par le champ international, le champ médiatique l'oriente à son tour.

Instrumentalisation du champ médiatique : « l'information mise en scène »

Les médias reprennent souvent les éléments de langage confectionnés dans les officines d'un nouveau corps de métier – les communicants –, quitte à reprendre à leurs compte les fausses évidences, les contradictions sans la moindre distance. La montée en puissance, ces dernières années, de ceux qu'on appelle les *spin doctors* est en effet impressionnante. Tout

(12) Samuel LAURENT, « Quand le débat démocratique laisse les faits de côté », *Le Monde*, 3-4 juillet 2016, p. 26.

homme politique d'envergure, tout ministre digne de ce nom, se doit désormais de disposer d'un conseiller en communication – voire d'une équipe de communicants – qui lui suggère de bien choisir les mots – et de bien préparer la petite phrase – qu'il va employer dans ses discours ; de cibler avec précision le public auquel il va s'adresser et de sélectionner avec soin le média auquel il va accorder un entretien. Les principes du marketing ont envahi depuis de nombreuses années le monde de la politique : ils visent à maîtriser au mieux les interventions en public, notamment devant les micros et les caméras. La communication politique (13) est ainsi devenue un jeu à quatre ou cinq acteurs : les hommes politiques, les journalistes, les experts en sondages, les électeurs, dont beaucoup se servent des réseaux sociaux, devenus en quelque sorte un nouvel acteur du jeu politique ou du moins un support incontournable.

Cette nouvelle forme de communication politique est en outre fondée sur la personnalisation croissante de l'image des hommes politiques, sur la mise en scène médiatique de leurs interventions, sur un certain sens de la dramatisation et sur l'utilisation d'une rhétorique adaptée au format télévisuel. Bernard Kouchner avait, dans les années 1980, érigé un certain nombre de ces principes en « loi du tapage médiatique ». Pour pouvoir se faire entendre et agir, il convient d'attirer par tous les moyens l'attention des médias. Principes qu'il avait en partie appliqués au ministère des Affaires étrangères lorsqu'il en fut le responsable. Plus récemment, Nicolas Sarkozy, a mis explicitement en œuvre une stratégie de « saturation médiatique » ou, plus prosaïquement, tenté d'appliquer ce que ses conseillers ont nommé « la technique de l'enfumage » : il est nécessaire d'être constamment à l'initiative, de capter micros et caméras par des déclarations fracassantes, de maîtriser l'agenda des médias et donc de contraindre les journalistes à être à votre remorque. François Hollande lui-même, longtemps réticent à l'idée de recruter à l'Élysée un conseiller en communication, s'y est finalement résigné en faisant venir auprès de lui un jeune conseiller, Gaspard Gantzer, expert dans l'utilisation des réseaux sociaux. Toutes ces initiatives prouvent, s'il en était besoin, que la « com » l'emporte de plus en plus sur le fond et sur les idées.

Le journalisme de connivence à la française, souvent pointé du doigt par de nombreux analystes, tient le haut du pavé, ce qui en dit long sur les pratiques de l'élite du journalisme parisien (14). Parfois, les médias se trouvent pris au piège de la politique de leur État d'appartenance, à l'instar de la chaîne Al Jazira – propriété du Qatar –, qui supprime 20% de ses effectifs après l'échec des révolutions arabes (15). « *Les héros des temps modernes, ce sont les gladiateurs dans les stades et les stars médiatiques* » (16). Ne parle-t-on pas de « *ludions médiatiques* » ?

(13) Jacques GERSTLÉ / Christophe PIAR, *La Communication politique*, Armand Colin, 2016.

(14) Laurent MAUDUIT, « Le naufrage du journalisme politique », www.mediapart.fr, 13 mars 2016.

(15) Benjamin BARTHE, « Al-Jazira dans l'état politique et budgétaire », *Le Monde*, 30 mars 2016, p. 8.

(16) « François Fillon cogne », *Le Figaro Magazine*, 20 mai 2016, p. 48.

L'ancien ambassadeur de Chine à Paris, Wu Jianmin fustige : « *ces diplomates vieille école qui ne permettent pas que la presse fasse autre chose que répéter comme un perroquet la ligne du ministère des Affaires étrangères* » (17). Tout bon journaliste est censé maintenir une distance critique avec le domaine qu'il couvre. Cependant, lorsque les difficultés financières se font jour, les entorses se multiplient. La prudence envers la main qui nourrit est un phénomène bien documenté (18). En dernière analyse, François Hollande résume la situation : « *Et qu'un journaliste, même un journaliste sérieux, on peut toujours le guider, l'orienter. C'est le jeu. D'autant que le journaliste est contraint : il doit faire un papier dans un délai très court avec souvent des informations parcellaires. Il suffit donc de lui donner le bon angle, la bonne approche, et la bonne information, parfois même une information bidon, ça fonctionne* » (19). Que peut-on ajouter de plus que cet avis éclairé d'un des plus grands experts des médias et de la politique, dans son acception la plus large ! (20)

Instrumentalisation du champ international : l'information biaisée

Les médias influencent de plus en plus fortement la détermination de notre politique étrangère et la conduite de notre diplomatie. C'est le cas au début des « Printemps arabes », où, dépassés par la nature de la contestation que les Occidentaux n'ont pas anticipée, les dirigeants français adaptent leur diplomatie aux annonces sans nuances des médias. « *L'assurance du Quai d'Orsay et de l'Élysée est renforcée par la presse qui, dans son immense majorité, enterre rapidement le 'boucher de Damas', refusant de voir l'infiltration assez rapide des islamistes dans la révolte* » (21). Le résultat de cette relative dépendance aux médias est bien connu. L'évidence détruit le doute. L'image absorbe le regard et neutralise la réflexion.

Cette situation a pour corollaires : versatilité et inconstance (on passe de l'emportement excessif en faveur de Bachar al Assad à un ostracisme tout aussi démesuré) ; succession de maladroites (croyance en un « romantisme révolutionnaire » auquel succède la *Realpolitik*) et de déconvenues (sur la durée et violence des processus révolutionnaires) ; contradictions débouchant sur l'incohérence de la diplomatie française (le ni Bachar, ni Daech abandonné après les attentats de Paris du 13 novembre 2015) ; course après l'événement dans un match effréné avec les médias ; prise, dans la plus grande précipitation, d'initiatives, de postures répondant à des considérations relevant plus de considérations de politique intérieure que d'exigences géopolitiques et diplomatiques pertinentes (« Initiative pour la paix au Proche-Orient », Paris, 3 juin 2016). Tout cela débouche

(17) Brice PEDROLETTI, « Wu Jianmin. Ancien diplomate chinois », *Le Monde*, 21 juin 2016, p. 30.

(18) Dan Israël, « Les secrets inavoués du journalisme culturel », www.mediapart.fr, 15 août 2016.

(19) Antonin ANDRÉ / Karim RISSOULI, *Conversations privées avec le Président*, Albin Michel, 2016, p. 55.

(20) Frédéric PAGES, « Grands chefs à plume », *Le Canard enchaîné*, 24 août 2016, p. 1.

(21) Georges MALBRUNOT, « Contradictions françaises au Moyen-Orient », *Politique étrangère*, IFRI, été 2016, p. 82.

sur la multiplication des erreurs, des dérapages, des contradictions et, au final, sur un recul regrettable de l'influence de la France au Proche- et au Moyen-Orient, faute d'un cap clair à notre politique dans la région, loin des émotions et des effets de communication. Il est vrai que « mensonges et exagérations ont toujours fait partie du répertoire politique ».

Comme la colère, la communication est mauvaise conseillère. Elle est source de confusion, de mélange des genres particulièrement préjudiciable à la voix de la France en France, mais surtout à l'étranger, à sa diplomatie d'influence, à son rayonnement politique, économique, social, artistique et culturel. En un mot, à une « *certaine idée de la France* » conceptualisée en son temps par le général de Gaulle et non par des communicants.

RÉTRÉCISSEMENT PROGRESSIF DU CHAMP INTERNATIONAL

Aujourd'hui, quel bilan, fut-il provisoire, peut-on dresser d'un début de siècle placé sous le double signe de l'hyper-communication et de l'hyper-médiatisation, y compris pour tout ce qui touche à la sphère des relations internationales envisagée *largo sensu*. Les conséquences portent à la fois sur la détermination de notre politique étrangère mais également, par effet mécanique, sur la conduite de notre diplomatie.

La constante érosion de la politique étrangère : l'absence de cap

La double illisibilité de notre politique étrangère au fil des années conduit inmanquablement à la consolidation des erreurs stratégiques fatales à sa crédibilité.

La double illisibilité de l'action internationale : interne et externe

Ce ne sont pas moins de six livres relatant des confidences du président de la République François Hollande à des journalistes qui sont publiés à l'automne 2016 (22). C'est peu dire que le Président de la République est le premier commentateur de sa propre action, le meilleur ou le pire communicant (23). Même parmi ses plus proches collaborateurs, l'affaire fait grand bruit. Le chef de l'Etat se met en scène au présent de l'indicatif, le temps privilégié des récits journalistiques. Il reçoit régulièrement les journalistes pour un *briefing* dans l'avion présidentiel. Il connaît toutes les pratiques depuis plus de trente ans. Le quotidien suisse *Le Temps* estime qu'il passerait entre 30 et 40% de son temps avec des journalistes. Ce que son conseiller en communication, Gaspard Gantzer conteste, ramenant ce chiffre à 5% (24). Son ex-compagne – journaliste à *Paris-Match* –, Valérie Trierweiler, stigmatise sa passion débordante et dévorante pour

(22) Gérard DAVET / Fabrice LHOMME, *Un président ne devrait pas dire ça... Les secrets du quinquennat*, Stock, 2016.

(23) Joseph MACÉ-SCARON, « Le bavard de l'Elysée », *Marianne*, 2-8 sept. 2016, p. 13.

(24) Raphaëlle BACQUÉ, « Le Président qui aimait les journalistes », *Le Monde*, 28-29 août 2016, p. 10.

les rencontres avec les journalistes, y compris pour traiter de sujets secondaires (25).

Quelles sont les conséquences de cette boulimie médiatique – dépassant celle de son prédécesseur qui, pourtant, on l’a dit, n’était pas néophyte en la matière – sur sa pratique des relations internationales ? De nos jours, la politique étrangère de la France est plus un slogan qu’une politique. La tactique prévaut sur la stratégie. Le temps court et médiatique l’emporte sur le temps long historique et diplomatique. « *Ce qui compte, c’est la force de l’instant. Le mot qui fait mouche. Et qu’on oubliera l’instant d’après* » (26). L’émotion y tient une place de choix si ce n’est une place prépondérante – inflation du terme compassion. Le vocabulaire est souvent belliciste, la posture martiale. C’est le cas pour dénoncer le criminel syrien, Bachar al Assad jusqu’aux attentats de novembre 2015. Au final, le résultat confine à l’amateurisme diplomatique, traduction concrète de son impuissance (27). Le citoyen français est perdu, l’observateur étranger éprouve quelques difficultés à trouver les lignes directrices d’une politique étrangère cohérente et prévisible comme elle l’a été pendant longtemps sous la V^e République (cf. le concept de diplomatie gaullo-miterrandienne).

La consolidation des erreurs stratégiques : entre myopie et surprises

L’histoire du quinquennat de Nicolas Sarkozy et celle de François Hollande sont éloquentes en termes de confusion, qu’il s’agisse de l’objectif et de la méthodologie. La confusion est source d’erreurs stratégiques.

Une confusion dans l’objectif et dans la méthodologie

Aujourd’hui, nul ne sait où commence et où finit la politique étrangère, où commence et où finit la diplomatie. A tel point qu’on s’interroge sur la confusion entre cap et manœuvre. Dans ce cycle média-politique, ne finit-on pas par couronner l’insignifiance ? Pour l’ancien communicant de Tony Blair, Alastair Campbell la révolution numérique a trois conséquences : la transformation que le grand public a de la réalité, l’exigence incessante de transparence et la confusion continuelle entre le tactique et le stratégique (28). Au cours des derniers mois de son mandat, le président de la République, François Hollande, est pris au piège de l’isolement, consulte nombre de « communicants », loue les voyages officiels à l’étranger durant lesquels il n’a de compte à rendre à personne et prend le plus de plaisir à sa fonction (29). Il n’y a plus de confiance dans la parole politique qui est de plus en plus discréditée tant elle est fréquente et décalée par rapport à la réalité. « *Plus le monde est interconnecté, plus la classe politique est*

(25) Valérie TRIERWEILER, *Merci pour ce moment*, Les Arènes, 2014.

(26) Philippe DE VILLIERS, *Le Moment est venu de dire ce que j’ai vu*, Albin Michel, 2016, p. 298.

(27) Renaud DÉLY, « Alep, le fardeau d’Obama », *Marianne*, 26 août-1^{er} sept. 2016, p. 3.

(28) Alastair CAMPBELL, « Le populisme ? Une rébellion contre le politique », *L’Express*, n° 3376, 16 mars 2016, pp. 70-73.

(29) David REVAULT D’ALLONNES, « François Hollande, le piège de l’isolement » et « Des ‘communicants’ en nombre parmi les visiteurs du soir à l’Élysée », *Le Monde*, 30 mars 2016, pp. 8-9.

inculte, incapable de comprendre le monde », considère Hubert Védrine (30). Comment concilier complexité du monde et visions simplistes du monde ? « *Le point d'équilibre est difficile à trouver dans nos démocraties d'opinion et d'émotion entre l'exigence de présence médiatique et la nécessité du recul sur les événements* » (31). Et d'autant plus difficile à trouver que, avec l'omniprésence des réseaux sociaux, « *les responsables politiques en sont réduits à y faire leur incessante promotion (leur 'ego branding')*. Ils sont soumis à un nouveau régime d'apparition qui les contraint à délaisser le fond pour la forme la plus superficielle et pour les tactiques » (32).

Pris dans le tourbillon médiatique, les hommes politiques oublient que la « *démarche géopolitique doit prendre en compte trois éléments : le passé, l'esprit du temps et la localisation dans l'espace* » (33). Leur démarche se caractérise par un flou et une absence de vision. Désormais, les catastrophes sont plus proches et plus graves. Aucun de leurs raisonnements sur les grands foyers de tension du monde ne résiste à une analyse de bon sens. « *Et voici qu'arrive l'information, vraie ou fausse – peu importe – car dans ce genre d'affaires, les représentations que l'on s'en donne comptent autant que la matérialité des faits* » (34). Aux hommes d'Etat qui étaient des penseurs du monde et des architectes du système international ont succédé des hommes politiques, commentateurs de l'actualité à chaud et pompiers intervenant dans le plus grand désordre, dans la plus grande précipitation sur les foyers de crise. A trop vouloir faire de la « com », les décideurs se caricaturent eux-mêmes, se fragilisent inutilement. Ils en oublient les fondamentaux qui ont fait leur preuve au cours des siècles (35). Ils adoptent un discours réducteur et simpliste. Les raccourcis conceptuels séduisent.

Les erreurs stratégiques : la politique étrangère du vide

Qu'en est-il, d'abord, de la théorie ? Bien que jamais figée, une représentation géopolitique suppose un minimum de cohérence pour être efficace. « *La politique s'inscrit dans l'espace et le temps, dans des territoires et des époques* » (36). Tel est l'objectif principal si ce n'est unique d'une politique étrangère digne de ce nom (37). Or que constate-t-on dans la réalité ? Nous avons la chance de disposer d'un outil relativement fiable d'analyse sur le moyen terme avec les interventions de François Hollande à l'occasion des conférences, devenues en 2015, semaines des ambassadeurs sur une période de cinq années. Contradictions, confusions, conflits

(30) Béatrice GURREY, *Les Chirac. Les secrets du clan*, Robert Laffont, 2015, pp. 53-54.

(31) Jean-Louis DEBRÉ, *Tout ce que je ne pouvais pas dire*, Robert Laffont, 2016, p. 105.

(32) Gilles LIPOVETSKY, « Les réseaux sociaux nous mènent à la superficialité », *Marianne*, 6-12 mai 2016, p. 22.

(33) Philippe MOREAU DEFARGES, *La Géopolitique pour les nuls*, First Editions, 2016, p. 21.

(34) Bernard-Henry LÉVY, *L'Esprit du judaïsme*, Grasset, 2016, p. 190.

(35) Guillaume BERLAT, « Du temps historique au temps médiatique. De l'insoupçonnable légèreté de la diplomatie », www.association-desinternationalistes.org/tribune, 18 juin 2014.

(36) Philippe MOREAU DEFARGES, *op. cit.*, p. 13.

(37) Gérard BAPT / François LONCLE, « Lettre ouverte aux candidats à la magistrature suprême. La politique étrangère, un débat présidentiel », *Marianne*, 9-15 sept. 2016, p. 52.

entre principes ne sont pas rares. A titre d'exemple, il suffit de prendre le discours prononcé le 30 août 2016 (38). Les commentaires autorisés oscillent entre « *impuissance* » (39) et « *manque de vision* » (40). Certains, plus critiques, n'hésitent pas à dire que « *cécité fait loi* ». Le temps des succès médiatiques, des bons mots est de courte durée, démentis qu'ils sont par la réalité plus triviale. Nos hommes politiques évoluent entre « *sérieux dérisoire et dérision sérieuse* » (41).

Qu'en est-il ensuite de la pratique ? Les erreurs ne manquent pas. A Paris, les classes politique, diplomatique et médiatique ont copieusement loupé le coche de la révolte tunisienne et des « révolutions arabes » qualifiées prématurément de « printemps arabes », faute d'une connaissance même sommaire de l'histoire des révolutions dans le monde et en France. « *L'incompréhension des grandes puissances est à son comble, nourrie de préjugés et de malentendus* » (42). En outre, la France sacrifie ses principes historiques – indépendance – sur l'autel de ses intérêts quotidiens comme pour emporter de grands contrats (Arabie saoudite et Égypte sur la question des droits de l'homme) et perd ainsi ses alliés naturels. Sur l'Égypte, elle commence par condamner le coup d'État du maréchal al Sissi pour le parer ensuite de toutes les vertus – élément de stabilité régionale incontournable – dès qu'il annonce la conclusion d'importants contrats d'armements avec la France. Les analyses du Président sur la crise de l'Union européenne – presque uniquement centrée sur le Brexit – et ses propositions de solutions (défense, jeunesse, *dumping*, investissements pour l'avenir) s'avèrent pour le moins insuffisantes. Sur les crises régionales, la mondialisation, l'aide au développement, la francophonie, ses réponses sont souvent frappées d'une sorte de déni de la réalité, de rejet de la « vérité des faits » qui devrait être son unique boussole. Sur la Libye, nous sommes dans l'incohérence totale entre la diplomatie et la défense (43).

« *Une politique étrangère vaut par la cohérence de son dessein, une diplomatie par l'agilité de ses mouvements* » (Gabriel Robin). Il n'est pas surprenant, dans ce contexte, que les conséquences de la lente érosion de la politique étrangère aient des conséquences directes et négatives sur notre diplomatie (44).

(38) Discours de François Hollande lors de la semaine des ambassadeurs, Paris, 30 août 2016, disponible sur le site Internet www.elysee.fr.

(39) Marc SEMO, « En diplomatie, Hollande réduit à l'impuissance. La dernière réunion des ambassadeurs du quinquennat a pris la forme d'un bilan des crises en cours », *Le Monde*, 1^{er} sept. 2016, p. 3.

(40) Isabelle LASSERRE, « Hollande, l'art de la synthèse diplomatique. Dans son discours de rentrée devant les ambassadeurs, le président a balayé large sans vision claire », *Le Figaro*, 1^{er} sept. 2016, p. 7.

(41) Roger-Pol DROIT, « Sérieux dérisoire et dérision sérieuse », *Le Monde des Livres*, 25 mars 2016, p. 8.

(42) François BUJON DE L'ESTANG, « Syrie et Irak : les tourments d'Obama », *Le Figaro*, 15 oct. 2015, p. 16.

(43) Virginie COLOMBIER (entretien avec Pierre Puchot), « La politique de la France en Libye pose beaucoup de problèmes », www.mediapart.fr, 9 sept. 2016.

(44) Roland LOMBARDI, « Le piteux bilan diplomatique du quinquennat de François Hollande », *Figarovox/Tribune*, 7 sept. 2016.

La lente dénaturation de la diplomatie : la perte de route

La double inconstance de notre diplomatie tant sa dimension temporelle que spatiale, au cours des dernières années, conduit de la même façon, à travers une valse-hésitation permanente, à la multiplication chronique des erreurs tactiques.

La double inconstance de la diplomatie : les dimensions temporelle et spatiale

Faute d'ancrage dans le réel (l'histoire et la géographie), la diplomatie est privée de cap pour n'obéir qu'aux incessants revirements dictés par l'actualité, la dictature des médias. Le Président chinois n'a-t-il pas déclaré que Google a plus de pouvoir que Barack Obama ? Autrefois, les ministres des Affaires étrangères étaient les architectes du monde qu'ils imaginaient dans le secret des cabinets après mûre et longue réflexion et consultation de leurs experts. Or ce temps est désormais révolu. L'ex-chef de la diplomatie française, Laurent Fabius se rabaisse au rang de commentateur en direct d'une actualité qu'il découvre sur les chaînes d'information en continu sans prendre suffisamment le temps de la réflexion, de la distance minimale qui sied à sa fonction régaliennne.

Rares sont aujourd'hui les ministres et les diplomates ayant du monde et de ses enjeux une vision globale, stratégique et prospective. Si les idées générales sur l'état du monde et ses convulsions, voire simples, sont indispensables, elles ne peuvent et ne doivent pas être plaquées sur l'irréductible richesse du réel. Bien que jamais figée, une représentation politique suppose un minimum de cohérence pour être comprise et efficace. La diplomatie est un mélange subtil, consistant à travailler pour le meilleur mais à se préparer pour le pire. Or romantisme et diplomatie ne font guère bon ménage. L'action diplomatique de type médiatique ne vise que l'écume des jours. Elle est de l'ordre du comment, pas du pourquoi. Nous sommes dans une diplomatie qui donne ainsi une fâcheuse impression de discontinuité dans une matière qui réclame un maximum de suivi et de discrétion. En dernière analyse, la nouvelle diplomatie débouche sur une incapacité à penser l'avenir.

La multiplication des erreurs tactiques : la diplomatie du couac

Une méprise sur le rôle spécifique de la diplomatie. Elle consiste à informer, négocier, représenter dans la discrétion. Nous sommes entrés de plain-pied dans la « diplomatie de la place publique », dont on mesure les conséquences sur la politique de la France au Proche- et au Moyen-Orient. L'action diplomatique de la France se résume trop souvent à des communiqués, des incantations ou des pétitions de principe. On annonce d'abord, on réfléchit et on prépare ensuite. L'important est de nos jours plus dans l'annonce d'un événement international – avant – que dans son contenu réel – après –, dans la mesure où, le plus souvent, il n'a aucune consistance et cohérence stratégique et diplomatique. En outre, une surexposition médiatique du ministre des Affaires étrangères rend sa diplomatie illisible, lui fait perdre de

sa crédibilité et de sa cohérence. A trop vouloir communiquer, les diplomates sont parfois pris à leur propre piège, les journalistes leur renvoyant une image négative contraire à celle qu'ils voulaient faire passer sur le métier diplomatique (« *Très chère diplomatie* », diffusé sur France 3 le mercredi 20 avril 2016 à 23h25). Le seul à venir à leur rescousse est une personne, n'étant pas de la « Carrière », Jean-Christophe Rufin, un temps ambassadeur au Sénégal (45). De l'art de donner des verges pour se faire battre. Il vient compléter une charge sans précédent sur le Quai d'Orsay conduite par un journaliste de *L'Obs* dans un ouvrage récent (46).

Les erreurs tactiques : un long fleuve tranquille

Qu'en est-il, d'abord, de la théorie ? D'une manière générale, « *la politique porte en elle une part de comédie, de mise en scène. Elle est même devenue au fil du temps, avec le développement de la radio, les progrès de la télévision et les moyens modernes de diffusion des images et d'Internet, un véritable spectacle. Pour certains, elle n'est malheureusement plus que cela* » (47). Alain Juppé reproche au gouvernement d'« *avoir moins de pouvoir qu'une salle de rédaction* » (48). D'une manière spécifique à la diplomatie française, Laurent Fabius donne au Quai d'Orsay une « *stratégie de communication* » et impose à ses agents une révolution numérique (49) qui fait primer le vecteur de l'information sur son contenu. Les ambassadeurs sont sommés de tenir des *blogs*, de passer leurs journées à *tweeter* et à *retweeter* (50)..., en un mot à communiquer dans la *tweetosphère*. Les diplomates occupent désormais leur temps sur les réseaux sociaux (51). A tel point qu'on peut et doit s'interroger sur le point de savoir à quoi servent les ambassadeurs au XXI^e siècle (52). La traditionnelle semaine des ambassadeurs de 2016 ne nous éclaire pas plus sur le sujet (53), tant l'image absorbe le regard et neutralise la réflexion et tant il ne faut s'occuper de l'immédiat, gérer au jour le jour pour céder aux caprices des médias.

Qu'en est-il ensuite de la pratique ? Durant son passage derrière le bureau de Vergennes, Laurent Fabius se fait une spécialité d'accumuler les prévisions controuvées par la réalité : départ imminent de Bachar al Assad annoncé en août 2012 ; pronostic que le candidat républicain à la présidence

(45) Joël MORIO, « Très chère diplomatie », *Le Monde*, 20 avr. 2016, p. 18.

(46) Vincent JAUVERT, *La face cachée du Quai d'Orsay. Enquête sur un ministère à la dérive*, Robert Laffont, 2016.

(47) Jean-Louis DEBRÉ, *Ce que je ne pouvais pas dire*, Robert Laffont, 2016, p. 317.

(48) « Juppé lanceur d'alerte », *Le Canard enchaîné*, 6 avr. 2016, p. 2.

(49) Yves-Michel RIOLS, « Révolution numérique au Quai d'Orsay », *Le Monde*, supp. « Culture & Idées », 19 juil. 2014, p. 2.

(50) Soazig LE NEVÉ, « Les ambassadeurs s'essayaient aux clics diplomatiques », www.acteurspublics.fr, 20 juil. 2016.

(51) Carl BILDT (entretien avec Thomas Gomart), « Diplomates et réseaux sociaux », *Revue des Deux Mondes*, mars 2014, pp. 109-118.

(52) Guillaume BERLAT, « A quoi servent les ambassadeurs au XXI^e siècle ? », www.prochetmoyen-orient.ch, 14 déc. 2015.

(53) Guillaume BERLAT, « A quoi sert la semaine des ambassadeurs ? », www.prochetmoyen-orient.ch, 22 août 2016.

des Etats-Unis serait Marco Rubio, lequel renoncera peu après devancé par Ted Cruz et Donald Trump, pronostic formulé en février 2016 juste avant de recevoir le prix du ministre de l'année (54)... Tout cela pour avoir parlé trop vite dans les médias, pour faire le *buzz*. Ne commet-il pas une gaffe diplomatique en faisant état de l'autorisation de survol du territoire algérien par les avions militaires français se rendant au Mali alors que cette décision devait rester secrète ? Il cède souvent aux mirages de l'émotion au lieu de s'en tenir aux exigences de la raison et de la distance.

Son successeur, Jean-Marc Ayrault, sur lequel il est trop tôt au moment de la rédaction de cet article pour porter un jugement définitif, serait atteint du syndrome opposé. A la boulimie médiatique, il préfère la réserve, voire la diète médiatique. Ce qui lui a été reproché alors qu'il était Premier ministre : « *Jean-Marc Ayrault, dont la discrétion médiatique avait fini par devenir un problème politique* » (55). Après quelques mois à la tête de la diplomatie française, les médias ne le considèrent-ils pas comme un « ministre normal », avec une légère pointe d'ironie dans le propos tant sa parole est relativement rare et pondérée ? (56) C'est le monde à l'envers. La communication intensive, l'émotion et la compassion permanente ne font pas une diplomatie digne de ce nom.

* *
*

« *Messieurs les politiques, arrêtez de communiquer !* » (57)

« *Le triomphe des démagogues est provisoire mais les ruines sont éternelles* », rappelle Charles Péguy. Les démagogues ne laisseront que des décombres (58). Rappelons-nous qu'en « *matière diplomatique, une parole vaut acte* » (59). Les mots ont un sens, ce qu'on a trop souvent tendance à oublier. Mal nommer les choses, c'est ajouter aux malheurs du monde, nous rappelle Albert Camus. Parfois, on choisit de ne pas désigner, de ne pas nommer les phénomènes. Sommes-nous confrontés à un phénomène temporaire ou pérenne, avec le passage du monde réel au monde virtuel ? La révolution numérique constitue désormais un pan important de la sphère des relations internationales, dont l'étude mérite une attention toute particulière. Ce qui n'est pas encore le cas parmi les internationalistes français, à de rares exceptions près.

« *Où est la vie que nous avons perdue en vivant ?*

Où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance ?

Où est la connaissance que nous avons perdue dans l'information ? » (60)

(54) « Pronostic erroné », *Le Canard enchaîné*, 23 mars 2016, p. 2.

(55) Thomas WIDER, « Manuel Valls, le risque de l'usure », *Le Monde*, 29 mars 2016, p. 21.

(56) Frédéric STUCIN, « Jean-Marc Ayrault : diplomate 'normal' », *L'Obs*, 11 août 2016, pp. 32-35.

(57) Philippe LABRO, « Messieurs les politiques, arrêtez de communiquer ! », *LePoint.fr*, 5 nov. 2015.

(58) Nicolas BAVEREZ, « Les pièges de la démagogie », *Le Figaro*, 7 mars 2016, p. 19.

(59) Frédéric ENCEL, *Petites leçons de diplomatie. Ruses et stratagèmes des grands de ce monde à l'usage de tous*, Autrement, 2015, p. 27.

(60) T. S. ELIOT, *Choruses, The Rock, Collected poems, 1909-1962*, Harcourt Brace Jovanovitch, Boston, 1991, p. 147, repris in Henry KISSINGER, *L'Ordre du monde*, Fayard, 2016, p. 239.

La poésie est parfois source d'inspiration pour les internationalistes. Elle devrait l'être pour les responsables de la politique étrangère et de la diplomatie. « *Il est encore temps de sauver notre âme, et de servir nos intérêts. Exigeons-le de nos dirigeants !* » (61). Voilà pourquoi, en cette période de forte méfiance à l'égard des médias, il revient aux citoyens d'empêcher ces derniers de nuire en refusant de s'abandonner à leur fatale séduction du sensationnel. « *Parler de la liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils ne veulent pas entendre* » (George Orwell). Il revient également aux citoyens de se battre pour conserver « *la liberté intellectuelle, essentielle à la société humaine, à la liberté d'obtenir et de distribuer l'information, la liberté de penser, la liberté de tenir un débat sans peur et sans pressions officielles* » (Andreï Sakharov). Il revient aux citoyens de choisir entre devoir de vérité et outrances de la démocratie d'opinion.

La bataille doit se gagner sur deux fronts : intérieur pour éviter la tyrannie des bons sentiments et extérieur pour prévenir la fin de l'histoire et du débat démocratique. Dans le champ international au sein duquel l'impuissance menace, il importe de retrouver au plus vite « *cette capacité de vision en se projetant à partir des faits* » (62) tout en faisant l'effort d'analyser le monde tel qu'il est et non tel qu'on souhaiterait encore pouvoir le rêver. La situation actuelle doit être saisie comme l'occasion d'un sursaut. Face à ce tableau pessimiste, appelons-en à « l'audace du pessimisme ». Dans le domaine de la politique étrangère, qui n'a jamais fonctionné aussi mal et de la diplomatie qui n'a jamais fonctionné aussi vite (63), l'une des plus grandes novations de ce début de XXI^e siècle marquée par cette « *pagaille multipolaire* » est malheureusement le passage du savoir-faire au faire-savoir.

(61) Jacques ATTALI, « Ne les laissons pas nous faire honte ! », *L'Express*, n°3377, 23 mars 2016, p. 122.

(62) Yves MICHAUD, *Contre la bienveillance*, Stock, 2016, p. 161.

(63) Guillaume BERLAT, « Diplomatie française : de l'influence à l'effacement », www.prochetmoyen-orient.ch, 29 août 2016.